



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 à 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

L'esprit de solidarité chevillé au corps. Rencontre avec Josiane Mignolet

Yannik van Praag
Mémoire d'Auschwitz ASBL

Septembre 2018

Josiane Mignolet aura 90 ans cette année. Malgré son âge et son handicap – elle se déplace en fauteuil roulant –, elle n'a pas hésité à répondre aux appels de la Plateforme citoyenne de soutien aux réfugiés. Elle a ouvert les portes de son petit appartement de Watermael-Boitsfort et offert le gîte et le couvert à des personnes venues de l'autre côté de la Méditerranée. Les raisons de ce geste trouvent leurs racines dans son enfance passée durant la guerre. Ses parents, André et Germaine, actifs dans la Résistance, ont caché des enfants juifs, au péril de leur vie. Ils ont été reconnus comme Justes parmi les Nations par Yad Vashem le 4 avril 1999¹.



Josiane est née en décembre 1928, au Katanga, où elle passe les premières années de sa jeunesse. Sa famille revient en Belgique et s'installe à Bruxelles en 1935. Ses parents reprennent alors un petit commerce rue de Tournai, près de la place Anneessens. Mais les économies ramenées d'Afrique fondent rapidement et les rentrées du magasin ne suffisent pas. André Mignolet devient représentant de commerce. « On tirait le diable drôlement par la queue... », nous dit-elle.

En 1939, Josiane fréquente une petite école flamande (qui abrite trois classes francophones) tenue par des bonnes sœurs, à Laeken. À la rentrée scolaire de 1939, une petite fille polonaise arrive dans sa classe. Son institutrice, madame Josépha, décide de modifier le cours de géographie pour parler de la Pologne et de ses frontières. « Pour nous, c'était plutôt spécial la venue de cette petite fille, fuyant un pays où il y avait la guerre et où elle était en danger. C'était nouveau cette affaire-là, un étonnement, une découverte. » Josiane découvre alors une nouvelle réalité.

Ensuite, au fil de la discussion, d'autres souvenirs d'enfance surgissent, ceux de l'Occupation. Au début de 1942, sa famille faisait alors partie d'une association qui organisait des activités pour les jeunes, le dimanche. Le public était plutôt bourgeois, sans véritable étiquette religieuse ou politique. Il y avait là un couple qui venait avec ses deux filles, dont l'une avait son âge, qui s'appelaient Gilda. « Et un jour, ils sont venus avec une étoile cousue sur leur

¹ <http://db.yadvashem.org/righteous/family.html?language=en&itemId=4021712>, consulté le 20 août 2018.

vêtement. Quand je vous raconte ça, j'en ai la chair de poule... » Personne n'a rien dit et le moment de stupeur passé, chacun a fait comme si de rien n'était. Mais une fois rentrée à la maison, Josiane se souvient que sa mère était hors d'elle et s'indignait. « Ce n'est pas possible ! » Cet épisode a profondément marqué Josiane. « Cette histoire d'avoir vu cette famille avec l'étoile et cette réaction de ma mère me laisse toujours de l'émotion, aujourd'hui. » Quant à la famille portant l'étoile, ils n'en auront plus de nouvelles. « On suppose, mais on n'en sait strictement rien. »

Elle présente ses parents comme catholiques, « à l'ancienne mode », mais aussi très anticonformistes. Elle parle de ses grands-parents, bruxellois eux aussi. Elle évoque la bibliothèque de son grand-père maternel, et ses rayons remplis d'auteurs « antisémites catholiques de l'époque... Les déicides et compagnie... C'était cet antisémitisme catholique traditionnel... » Pendant la guerre, sa mère lui confiera qu'elle était contente que son père soit mort avant-guerre (en 1938). Lui vivant aurait-elle agi de la sorte ? « C'est une question qu'elle se posait. C'était pourtant un homme bon, un humaniste, un bourgeois qui était engagé dans les œuvres catholiques [...]. Un ket de Bruxelles qui avait été à l'école jusqu'à quinze ans, alors que sa mère était analphabète. À force de travail, il avait grimpé dans l'échelle sociale et était devenu un bourgeois respectable. »

Années de guerre

Quand la guerre éclate, le père de Josiane travaille à divers endroits avant d'être engagé aux Dommages de guerre. Son chef de service – un très petit service – est alors Frans Mertens, actif dans le Samoyède, un groupe de résistants liés à l'INR qui rassemble des renseignements pour Londres. « Et donc mon père, le dimanche allait à vélo chercher de la farine, du gruau d'avoine et d'autres choses pour la famille, et comme par hasard, c'était à Beauvechain, c'était à Zaventem, là où il y avait les aéroports militaires. Il y avait aussi des bonshommes qui venaient chez nous, les conspirateurs. Ma mère devait brûler leurs papiers. C'était des horaires de chemin de fer pour les transports militaires, etc. » La maison des Mignolet servait aussi régulièrement de lieu d'émission radio pour le Samoyède.

C'est via Frans Mertens que ses parents vont également venir en aide à deux familles juives.

En juillet 1942, ses parents hébergent une petite fille nommée Anna Szydlower (née en novembre 1940). Avec l'aide de la mère de Josiane, les parents d'Anna réussissent à acquérir de faux papiers et emménagent dans un appartement, rue Stevens-Delannoy à Laeken, loué au nom de Marie-Andrée, la fille aînée des Mignolet.

« Ma mère a été à Châtelet où il y avait un réseau qui utilisait des listes de gens qui étaient partis lors de l'exode et n'étaient pas revenus. Ils donnaient ces noms aux réseaux de renseignements. Il y avait dans ces listes un couple, les Jacquemin, dont l'âge correspondait à ce couple de Juifs. Ma mère a dit qu'elle s'appelait Nelly Jacquemin et son mari Paul Jacquemin. Ils revenaient de France où ils avaient perdu tous leurs papiers. On a refait des papiers et ma mère est revenue à la maison avec tous ces papiers dont il a fallu changer les photos. Mais on avait là des papiers officiels, ceux de monsieur et de madame Jacquemin. Ces gens attendaient nos parents chez nous et je me rappelle : lui était très petit et a embrassé ma

mère “comme chez eux”, sur la joue droite, sur la joue gauche et sur la bouche ! La joie de ces gens ! La petite fille est restée chez nous et eux habitaient à cinq minutes. Nous n’étions pas des gens prudents. Quand j’ai appris d’autres récits d’enfants par la suite, je me rends compte combien nous étions inconscients. » La famille Szydlower est retournée en Pologne après la guerre, mais les Mignolet continueront à les fréquenter. « C’étaient des communistes et ils sont restés communistes. » Anna revient en Belgique dans les années 1960 pour fuir les campagnes antisémites qui sévissent alors en Pologne. Elle se nomme désormais Jakowska (dérivé de Jacquemin), un changement de nom décidé par son père après la guerre. Elle continue ses études de chimie à l’ULB, acquiert la nationalité belge et fait carrière à l’hôpital de Tubize.

C’est toujours via Frans Mertens que les Mignolet accueillent le mois suivant un garçon d’une douzaine d’années : André (Salomon) Jawerbaum. « Avant ça, il était chez les Sommerhausen, des amis de Frans Mertens. On avait dit à Salomon – qu’on appelait André – de ne jamais rien dire sinon il devrait partir. Il m’a raconté qu’un soir il a dit à un fils Sommerhausen “j’ai un secret...” et du coup le papa Sommerhausen lui a dit qu’il devait partir. Tandis que chez nous... Pour vous dire l’imprudence de mes parents (rires !), il allait à l’école où allait mon frère, chez les Salésiens, dans le centre de Bruxelles. Et là, mes parents ont raconté que c’était le fils d’amis qui étaient au Congo et que le garçon était revenu pour sa scolarité, mais que les papiers du garçon étaient restés là-bas ; les braves frères ont gobé ça ou n’ont pas gobé... »

Le reste de la famille était logé chez une tante, la jeune sœur de sa mère qui habitait rue de la Croix de Fer, entre la rue Royale et la place Madou. Elle avait un grand grenier où les parents Jawerbaum ont logé.

André Jawerbaum a témoigné pour les parents de Josiane lors de leur reconnaissance comme Justes parmi les Nations (Anna était malheureusement décédée quelque temps auparavant). Josiane raconte que lors de l’hommage à ses parents, il a rappelé combien le fossé culturel et politique était grand entre lui et les Mignolet, une différence qui rendait, selon lui, leur geste d’autant plus extraordinaire. Josiane illustre cela par une anecdote : « Nous avons été voir *Alcazar (Le siège d’Alcazar)* [NDLR]. Un film sur la guerre d’Espagne, à la gloire de Franco où les mauvais étaient les communistes. André avait vu le film précédemment. On parlait des bons et des mauvais. Chez nous, les bons avaient gagné et chez lui c’était l’inverse. Alors on a eu de vives discussions et ma mère a dû intervenir pour mettre fin à la discussion. Pour moi c’était une discussion anodine, mais pas pour le gamin, ça l’a frappé beaucoup plus fort. Lors de son témoignage pour mes parents qu’il a rendu à Auderghem, ce que lui avait trouvé de plus admirable chez mes parents c’était que c’étaient des catholiques bien pensants, de droite et qui avaient aidé deux familles juives et communistes et en connaissance de cause. »

Josiane nous apprend aussi que ses parents ont caché brièvement un troisième enfant, Beni Fabisiewicz, le demi-frère d’André Jawerbaum, mais elle a peu de souvenirs de lui. Elle se

souvent cependant qu'il eut une crise d'appendicite et qu'il fallut trouver le moyen de le soigner d'urgence et en secret².

Plus tard, dans le fil de la discussion, elle fait référence à d'autres enfants qui habitaient leur maison de Laeken : Étienne et Henriette, deux métis nés au Congo et que ses parents avaient ramenés avant la guerre. « Des enfants de ménagères comme on disait à l'époque. Le père était resté là-bas et avait demandé à mes parents de ramener les deux enfants. Et quand mes parents sont allés habiter à Laeken, Étienne est venu. Henriette était en pension et une fois la guerre, l'argent n'arrivait plus du père. Ces enfants mulâtres se retrouvaient à l'Assistance publique puisqu'il n'y avait plus de sous. L'Œuvre de la protection des mulâtres s'est mise en place, justement à cause de ça et alors Henriette est venue chez nous. Et puis il y a deux autres enfants mulâtres dans le même cas qui sont venus chez nous aussi : Mathilde et Jean. »

C'est tout en simplicité, comme si cela allait de soi, que Josiane fait comprendre la générosité et le courage inouïs dont ses parents ont fait preuve. « Quand mes parents ont été arrêtés, il y avait onze moutards dans la maison ! »

Une autre anecdote qui revêt une grande importance pour Josiane se déroule le soir de Noël 1942. Comme chaque année, ses parents attendent l'allocution pontificale. Ils sont devant leur poste de radio, attendant un signe, une parole, une position. À la fin du discours, ses parents se sont regardés, stupéfaits du silence sur la question juive. « Il n'en a pas parlé ! J'ai retenu cette déception de mes parents que le pape n'en a pas parlé [...] de ne pas avoir de directive de leur chef spirituel. »

Elle a beaucoup de respect pour son père et sa mère, qui se sont retrouvés face à ces choix, et qui ont agi selon leurs convictions. « La leçon que moi j'en ai retirée c'est qu'au-dessus du religieux, au-dessus des lois, il y a la primauté de la conscience. »

Arrestation

Ses parents sont arrêtés en janvier 1944. « Mais en tant que Résistants, pour “les Samoyèdes”. Pas pour avoir caché des enfants. Les Beyer, des amis de mes parents, qu'ils avaient débauchés pour Samoyède, avaient été pris en pleine mission. On ne savait plus repérer les Allemands comme au début quand ils venaient, ils ne venaient plus dans des voitures militaires. Tout le réseau a été arrêté. Frans Mertens a aussi été arrêté à ce moment-là. Il a été déporté et il n'est pas revenu. »

Ses parents ont été arrêtés en deux temps. Son père d'abord et sa mère trois semaines plus tard. « Elle a eu le temps de me préparer : comment fonctionnait les tickets de rationnement, comment ça marchait, le Secours d'Hiver qui nous aidait... »

² D'après Yad Vashem, il a été soigné par le docteur Jacques Sommerhausen, dans une clinique privée d'Uccle. <http://db.yadvashem.org/righteous/family.html?language=en&itemId=4021759>, consulté le 20 août 2018.

Un matin, à 6 heures, toute la maison est cernée. « Ma sœur aînée n'était pas là parce qu'elle faisait une formation de puéricultrice à Cavell. Et par chance mon frère aîné (18 ans) non plus. Mais Henriette (l'une des enfants métisses) était là et elle a aussi été arrêtée [...] Elles ont été enfermées à la prison de Saint-Gilles jusqu'à la Libération, le 4 septembre [...] Mon père était à Bourg-Léopold, en attente de son procès. Il dépendait de la police militaire de l'air. Puisque ça avait à voir avec la justice militaire, ils avaient droit à un procès. Le tribunal se tenait place Rogier, dans un des hôtels, face à la gare. Les interrogatoires se passaient rue Traversière. Le fils d'amis qui travaillait au palais de Justice nous prévenait quand il y avait des interrogatoires pour éventuellement voir nos parents, mais je ne les ai jamais vus [...]. Ma mère n'a pas été malmenée, mais mon père est revenu avec deux molaires en moins. Mais il n'était pas du genre bavard. Sur ce genre de chose, il ne racontait rien. »

Ouvrir sa porte aux migrants

Aujourd'hui, la vie de Josiane est toujours bien remplie et les souvenirs vivaces. Fin janvier de cette année, elle répond à une demande d'hébergement venant de la Plateforme citoyenne. La personne qui dépose, vers minuit, « trois petits gars » chez elle est émue par son accueil et sa force de caractère. Elle fait un récit touchant de cette rencontre sur le site *Perles d'accueil*³ qui partage les récits d'accueillants. Ce témoignage fait l'effet d'une petite bombe et Josiane acquiert une soudaine célébrité. Son profil atypique plait à la presse, mais elle s'en amuse, clairvoyante : « Fille de Justes, mon âge et mon handicap... Quel porte-drapeau ! »

Elle a appris l'existence du réseau de solidarité coordonné par la Plateforme citoyenne par sa fille et ses petits-enfants. « Et je me suis dit pourquoi pas moi ? Si ma fille fait ça, si ma petite-fille fait ça, et mon petit-fils qui est hyper engagé, pourquoi pas moi ? C'est dans les gènes, voilà. J'ai hérité ça de ma mère et ils se sont habitués. C'est ma mère qui a initié ça. »

L'exclamation « ce n'est pas possible ! » émise par sa mère au printemps 1942 résonne toujours dans son esprit. Les années de guerre et les leçons de courage de ses parents ont déterminé les valeurs – et l'esprit de résistance – qu'elle s'est efforcée de transmettre à ses proches. Son gouvernail c'est sa conscience.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.